
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

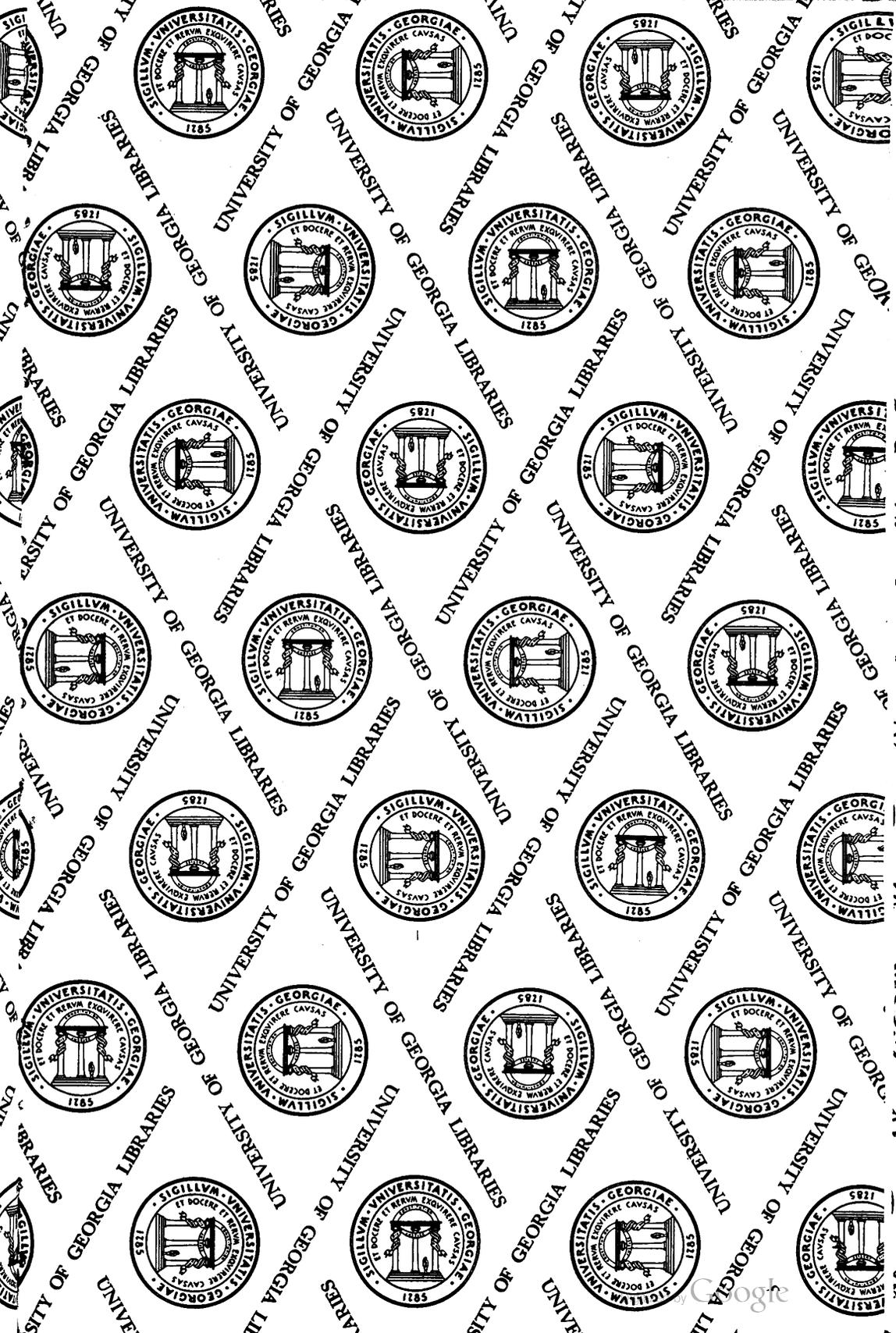
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF GEORGIA



Presented by
Marion Peel Calhoun

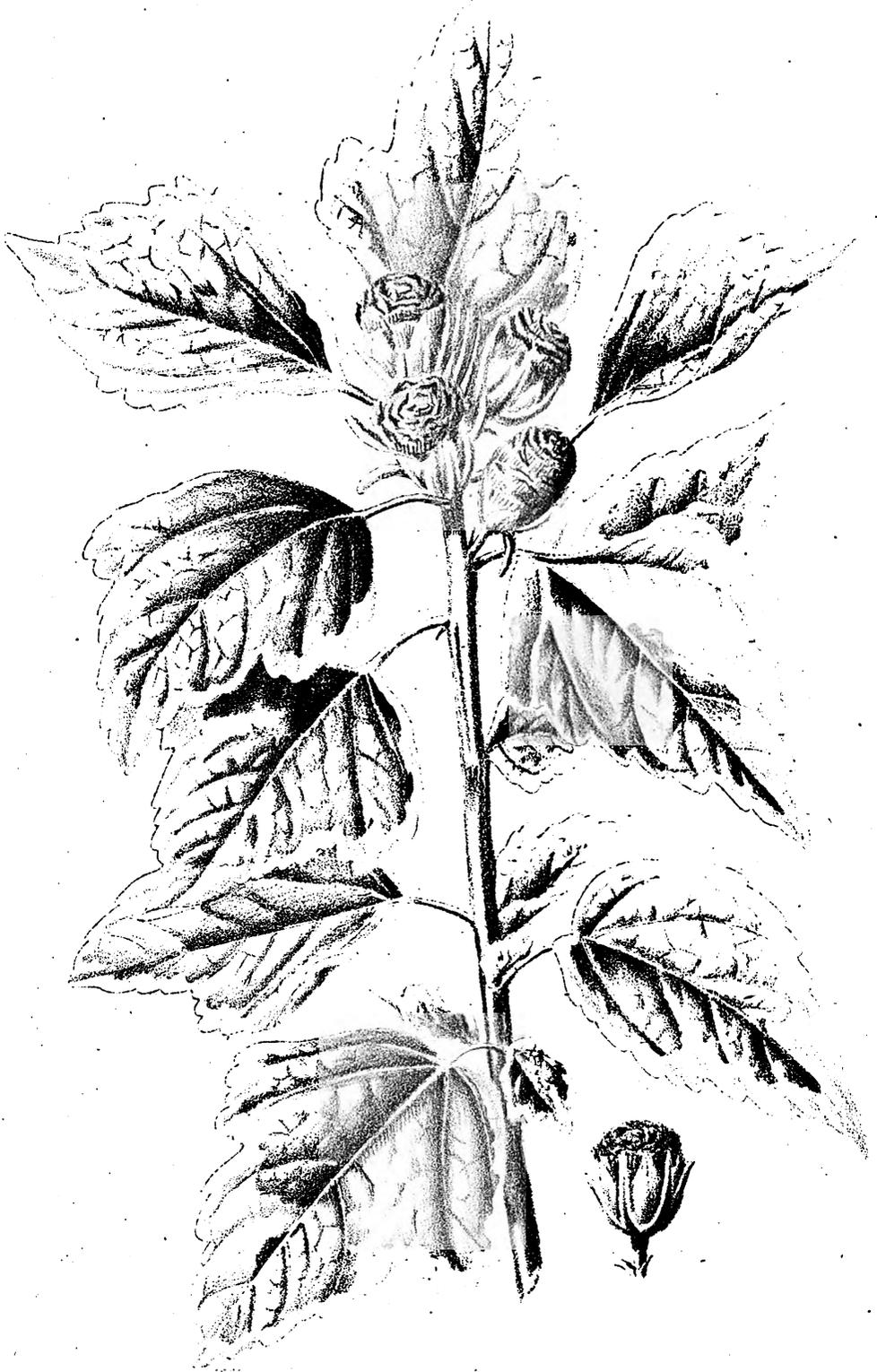


SECONDE NOTICE

SUR LA

DUPLICATION DES FLEURS ET LA PANACHURE DU FEUILLAGE.

Extrait de la *Belgique Horticole*, 1868, page 237.



HIBISCUS SYRIACUS L.

FLOR. PURPUREO-PLENIS FOL. ARGENTEO-MARGINATIS (V. HOUTTE.)

SECONDE NOTICE

SUR LA

DUPLICATION DES FLEURS

ET LA

PANACHURE DU FEUILLAGE

A PROPOS DU

CAMELLIA JAPONICA L. VAR. *FRANÇOIS WIOT*,

PAR

ED. MORREN,

Professeur de botanique à l'université de Liège, directeur du jardin de botanique,
secrétaire de la Fédération des Sociétés d'horticulture de Belgique.



GAND,

IMPRIMERIE C. ANNOOT-BRAECKMAN, MARCHÉ AUX GRAINS.

—
1868.

QK664
M873s

SECONDE NOTICE

SUR LA

DUPLICATION DES FLEURS ET LA PANACHURE DU FEUILLAGE

A PROPOS DU

CAMELLIA JAPONICA L. VAR. FRANÇOIS WIOT,

PAR M. EDOUARD MORREN.



a première notice que nous avons publiée sur la duplication des fleurs et la panachure du feuillage(1) a eu l'heureux privilège de ne point passer inaperçue.

La plupart des organes de publicité botanique et horticole ont eu la bienveillance de s'en occuper et de discuter le principe que nous avions avancé de l'exclusion mutuelle que ces deux phénomènes exercent l'un sur l'autre(2). L'annonce de cette observation a causé une surprise à laquelle nous ne nous attendions pas; l'attention s'est portée sur ce sujet et nous avons éprouvé la satisfaction d'entendre le plus grand nombre des observateurs en reconnaître la justesse. Cependant cette petite vérité ne saurait avoir le privilège d'une égale évidence pour tous les esprits : que ne discute-t-on pas en ce bas monde! Les objections n'ont pas manqué. Mais, comme il s'agit d'un fait en dehors de toute explication et de toute hypothèse, il est certain qu'on finira par s'entendre. Connaissez-vous beaucoup de plantes à feuilles panachées? Oui. Connaissez-vous

(1) Voy. *la Belg. horticole*, 1867, p. 97; *Bull. du Congrès d'Amsterdam*, 1865, et brochure in-8°, Gand, 1867.

(2) Voyez notamment : *Dell' antagonismo fra i fiori doppei e le foglie screziate a proposito della Kerria japonica*, dans *I Giardini*, t. XIII, p. 247, Milan, 1867; *Iets over de eigenschappen der planten met bont blad*, dans *Neerlands Plantentuin*, t. I, IX, 2, Amsterdam, 1865; *Gardeners' Chronicle*, 1866, p. 290, 564 et 1867, p. 28.



beaucoup de plantes à fleurs doubles? Oui. Connaissez-vous beaucoup de plantes ayant à la fois les feuilles panachées et les fleurs doubles? Ici le désaccord commence, car on entend à la fois répondre oui par nos contradicteurs, quand nous, nous disons non. Ce désaccord naît parfois de ce qu'on ne se fait pas tous la même idée d'une plante panachée et d'une fleur double. Il en est, par exemple, qui appellent panachées les feuilles de Bégonia, de Pulmonaire et d'autres analogues; l'usage a prévalu d'un autre côté de nommer doubles les capitules ligulés des Dahlias, des Chrysanthèmes, des Paquerettes, etc. Quand la discussion roule sur ce terrain elle est bientôt apaisée par quelques explications qui font voir qu'on ne disputait que sur des mots alors que sur le fond on était d'accord. La discussion est plus difficile et plus longue à soutenir quand on nous oppose les objections que nous nous sommes faites à nous-même, c'est-à-dire quand on cite les quelques plantes chez lesquelles ces deux modes de variation semblent bien réellement réunis. Nous avons cité, en effet, quelques plantes, en fort petit nombre, qui présentent sinon des exceptions réelles, au moins des infractions apparentes à une règle que nous croyons vraie. Il y a bien peu de règles d'une vérité absolue dans les sciences naturelles; toutes, même les lois de Newton et de Kepler, se refusent à se laisser renfermer dans les limites d'une expression concrète: combien donc nos petites lois pour les petites choses ne doivent-elles pas être flexibles et tempérées dans leur application. Cependant *nous ne connaissons pas encore une seule exception réelle, péremptoire à la règle que nous avons posée.*

Nous espérons justifier, dans cette notice, une affirmation aussi catégorique.

Notre savant ami, M. le Dr Maxwell T. Masters, directeur du *Gardeners' Chronicle*, a communiqué au Congrès de Londres en 1866, un mémoire remarquable sur les fleurs doubles (1), leur structure, leur origine et leur formation. Il a été amené à faire connaître notre opinion au sujet de l'antagonisme entre la panachure et la duplication: *But it seems to me*, ajoute M. Masters, *that the exceptions are so numerous — so many cases of the co-existence of variegated leaves and double flowers are known — that no save inferences can be drawn as to this point* (l. c., p. 140).

Un autre savant confrère et ami, M. F. Crépin, professeur à l'école d'horticulture de l'état à Gendbrugge-lez-Gand et l'un des secrétaires de la Société royale de botanique de Belgique, en rendant compte du *Bulletin du Congrès de Londres*, reproduit littéralement cette affirma-

(1) *Notes on double Flowers* (with two plates); dans les *Report of Proceedings of the Intern. hort. Exhibition and Botanical Congress*, p. 127.

tion de M. Masters en la faisant sienne. Voici, en effet, comment il s'exprime :

« M. Edouard Morren (*Bull. de l'Acad. roy. de Belg.*, 2^e série, t. XIX, p. 224) considère l'existence des vraies panachures des feuilles comme étant incompatible avec des fleurs doubles, parce que les premières sont des signes de faiblesse, tandis que les secondes témoignent d'une vigueur plus grande. Mais les exceptions sont si nombreuses à cette règle qu'on ne peut, selon moi, prendre celle-ci pour telle⁽¹⁾. »

Ainsi voilà qui est bien clair. M. Maxwell et M. F. Crépin après lui affirment que les exceptions à la règle posée par M. Morren sont si nombreuses que celle-ci ne saurait être acceptée.

Eh bien nous mettons ici publiquement l'un et l'autre de ces botanistes au défi de prouver ce qu'ils avancent. Si ces exceptions sont si nombreuses ils n'auront que l'embarras du choix. Ils sont l'un et l'autre particulièrement bien placés pour contrôler notre théorie et c'est un des motifs qui nous font attacher beaucoup d'importance à leur opinion. M. Maxwell, rédacteur du *Gardeners' Chronicle*, attaché à la Société royale d'horticulture de Londres, est en quelque sorte placé au centre de l'horticulture anglaise : les renseignements abondent autour de lui. M. Fr. Crépin vit dans l'établissement horticole de M. Van Houtte, le plus complet, le plus étendu qui soit au monde ; il est attaché à la rédaction de la *Flore des Serres et des Jardins*, il est à Gand dans la capitale de l'empire de Flore. Qu'ils choisissent donc parmi ces nombreuses exceptions : au lieu d'une négation générale purement gratuite, nous prions ces deux confrères de nous citer des faits. Car, nous le reconnaissons volontiers, nous ne raisonnons que d'après les faits qui nous sont connus et, si ces Messieurs en savent si long que d'un trait de plume ils croient pouvoir nier ce que nous affirmons, ils ont bien tort de tenir la lumière sous le boisseau. Nous, nous avons fourni nos preuves et produit nos arguments pour affirmer : que nos contradicteurs en veulent bien faire autant pour nier. Plus tard l'opinion publique prendra ses conclusions.

On a pu lire dans la *Revue horticole*, (1867, p. 222) :

« Un botaniste a dit et écrit qu'on ne voit jamais de plantes panachées à fleurs doubles, à moins qu'elles ne soient malades. Ce fait que l'on était tenté d'élever à l'état de théorie est infirmé par le suivant : un *Azalea variegata* resplendissant de santé et de vigueur, à feuilles toutes marginées ou bordées de blanc, montre au Muséum, depuis 2 ans, UNE GRANDE TENDANCE à la duplicature. Déjà, l'an dernier, il avait quelques fleurs doubles ; cette année, le nombre en était considérablement augmenté et beaucoup de fleurs ont leurs étamines transformées en pétales ; malgré cela, la vigueur de la plante, loin de s'affaiblir, semble s'accroître.

(1) *Bull. de la Soc. roy. de bot. de Belgique*, tome VI, 1867, p. 75.

« Selon nous, ajoute M. Carrière, la panachure est un fait complexe, mal connu, dont, à tort, on a tiré des conséquences trop absolues. »

Le botaniste, dont il est ici question, sympathise souvent avec M. E. A. Carrière de doctrines et de pensées. Mais il a eu la prétention de vouloir élever une théorie et voilà un *Azalea variegata* qui va le remettre à sa place et ruiner de fond en comble son orgueilleuse Babel. Cet *Azalea variegata* est sans doute d'une espèce nouvelle et toute particulière. Il est panaché sur toutes les bordures et non content de cela, depuis deux ans il montre une GRANDE TENDANCE à la duplication et sa vigueur, loin de s'affaiblir SEMBLE s'accroître. Cet *Azalea variegata* double ses fleurs juste à point pour nous contrarier. Il y a trois ans, il n'y sougeait pas, mais désormais il doublera chaque fois sa mise. Nous demandons des nouvelles de sa santé et voudrions bien savoir à quoi il s'est décidé pour 1868.

Quant au dernier alinéa de l'articulet ci-dessus rapporté, c'est le cas de redire que les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leur auteur.

Souvent il suffit de s'expliquer pour s'entendre. M. Carrière vient de nous en fournir une excellente occasion. En effet, voici ce qu'il a écrit tout récemment dans la *Revue horticole* (1868, n° 16, p. 503) :

« Les panachures sont-elles des maladies ainsi que presque tous les horticulteurs l'affirment ? Nous ne sommes pas de cet avis, en général du moins. Voici pourquoi :

« La maladie étant le contraire de la santé, toutes les plantes panachées, malades par conséquent, devraient être plus délicates que celles qui ne le sont pas et nous connaissons plusieurs exemples contraires : des plantes panachées *plus vigoureuses* que leur type à feuilles vertes. Dans ce cas, la maladie serait donc un bien, ce qui serait un non-sens. D'un autre côté, on affirme qu'il n'y a pas d'espèces à feuilles panachées ; qu'en sait-on ? rien ! On n'a émis et l'on ne peut émettre sur ce sujet que des hypothèses. Pour résoudre cette question, il faudrait définir les espèces et les connaître toutes. Le peut-on ? non encore ! Mais, d'une autre part, s'il n'y a pas d'espèces à feuilles panachées, pourquoi y en aurait-il à feuilles rouges, pourpres, brunes, etc. ? Alors, et sinon, que deviendraient tant d'espèces d'Amarantes, d'*Iresine*, de *Colous*, etc. ? On a encore comparé les panachures à la maladie que chez les humains on appelle la jaunisse ; a-t-on raison ? Ici nous répondrons *non* ; d'abord, parce que tous les gens qui ont la jaunisse sont souffrants, et que très-souvent cet état est l'avant-coureur d'une maladie plus grave. Mais ce qui proteste surtout contre cette idée, c'est le sentiment général du beau que nous avons et qui est loin de nous faire aimer la jaunisse, tandis qu'un très-grand nombre de gens adorent les panachures. Il serait illogique que tant de gens eussent le goût perverti au point d'aimer la maladie jusqu'à la préférer à la santé !

« A nos yeux les panachures ne sont autres que la conséquence d'une végétation spéciale, mais qui n'est pas une maladie proprement dite ; elles caractérisent des êtres d'une nature particulière. Si l'on dit que ces plantes sont malades parce qu'elles sont moins vigoureuses que d'autres, n'en pourrait-on pas dire autant de beaucoup d'espèces à feuilles vertes comparées à d'autres du même genre ? Nous reviendrons sur ce sujet. »

Allons d'abord au fond de la question; après, nous pourrons marivauder sur les détails.

Ces lignes nous montrent qu'entre M. Carrière et nous le différend n'est qu'une question de mots. En effet, du moment qu'il cite les Amaranthes, les Iresines et les Coleus parmi les plantes panachées nous n'aurons point de peine à nous entendre.

Tâchons seulement d'exprimer clairement notre pensée.

La coloration normale du feuillage est le vert. Cette couleur est si intimement liée aux plantes, que verdure et végétation sont devenus synonymes dans le langage habituel. Elle provient de la présence dans les tissus d'une substance que l'on a nommée la chlorophylle : cette substance existe dans les cellules sous la forme de petits granules d'une composition assez complexe : on les appelle des grains verts : elle est intimement liée à l'exercice de la fonction la plus essentielle de la végétation, la réduction de l'acide carbonique et, en général, de tous les composés minéraux que les plantes transforment en substances organiques. C'est ce que l'on nomme encore, mais assez improprement, la respiration des plantes. Sous maints et maints rapports les grains verts des plantes peuvent être comparés aux globules du sang des animaux.

Or, les feuilles modifient leur couleur habituelle de deux manières : en plus ou en moins; soit parce que la chlorophylle manque ou s'altère, soit par ce qu'il s'ajoute quelque chose à la chlorophylle : dans le premier cas il manque quelque chose, il y a décoloration; dans le second il y a quelque chose de trop, il y a coloration, *Colorata folia dicuntur, cum alium assumant colorem, quam viridem* (Linn. Phil. bot. chap. VIII § 266). Si la chlorophylle manque, le tissu restera incolore, c'est-à-dire blanc ou jaunâtre. Nous ne parlons pas ici de certaines colorations blanches résultat de la présence de l'air dans quelques points des tissus; comme chez le *Lamium maculatum*, le *Begonia argyrostigma*, le *Chardon Marie*, etc., etc.; nous ne parlons pas non plus des feuilles blanchies à la superficie par le développement d'un duvet ou d'une toison sur l'épiderme comme l'Argentine, l'Anserine, les Centaurées argentées, les Gnaphalium, etc. Si une matière colorante nouvelle, ordinairement rouge et qu'on appelle l'érythrophyllé (ce qui veut dire le rouge des feuilles), s'ajoute au principe vert, ordinairement dans un tissu différent, alors le feuillage paraîtra rouge ou brun. Il en est souvent ainsi de l'envers des feuilles que l'on dit alors être discolores (comme beaucoup de Maranta, de Tradescantia et autres).

Quoiqu'il en soit, dans l'un et dans l'autre cas que nous avons exposés, le feuillage ne sera plus vert seulement, mais de deux couleurs diversement associées et plus ou moins étendues.

Or, beaucoup de personnes appellent indifféremment toutes ces feuilles

panachées. C'est précisément cette opinion qui est exprimée par M. Carrière dans les lignes que nous avons rapportées plus haut.

A ce compte la panachure serait de deux sortes, par absence de couleur et par surabondance de couleur. Or, à proprement parler, la première est la VARIÉGATION, la seconde est la COLORATION. Ce sont là les termes précis. On devrait dire les feuilles variées (*folia variegata*) et les feuilles colorées (*folia colorata*). Cependant l'usage a prévalu de désigner en français les feuilles variées sous le nom de feuilles panachées.

Les feuilles des Aucuba, du Farfugium, du Ruban de Bergère et une infinité d'autres plantes qualifiées de *foliis variegatis* dans les catalogues sont des feuilles panachées.

Les feuilles des Begonia, des Caladium, les feuilles des Amarantes, des Iresines et des Coleus, sont des feuilles colorées.

La variégation du feuillage est une maladie : elle est le signe extérieur d'une affection dans la substance verte des plantes, affection qui résulte d'un trouble profond dans l'exercice des plus importantes fonctions végétales. Le feuillage se décolore dès que la vie est altérée dans sa manifestation ; quand la lumière, source de l'animation végétale, fait défaut ; quand la respiration (*sensu lato*) ne se fait pas, comme chez les parasites et les champignons lesquels vivent aux dépens de ceux qui les portent ; quand le sous-sol est humide, aigre ; quand le fer manque dans le sol (chlorose) ; quand les feuilles sont à leur déclin, comme en automne ; chaque fois enfin qu'une circonstance quelconque tend à affaiblir l'organisme. Lorsque cette affection est locale, accidentelle, récente, aiguë pourrions-nous dire, alors on l'appelle chlorose : lorsqu'elle est générale, invétérée, héréditaire, chronique en un mot, alors il y a variégation, c'est-à-dire panachure dans le sens véritable de ce mot.

Voilà pourquoi toutes les panachures sont et doivent être rangées parmi les variétés. De plus ces variétés sont de plus petite taille, plus délicates, de croissance plus lente, moins florifères, de propagation plus difficile que leurs types normaux. Elles ont en quelque sorte le sang altéré : elles sont atteintes dans les sources même de leur vitalité. Les parties vertes des plantes ont pour fonction d'élaborer la sève et seules elles sont en état d'accomplir ce grand phénomène : les organes qui ne sont pas verts n'ont pas cette puissance. La fonction et la couleur sont intimement unies. Quand, pour une cause quelconque, la fonction ne s'exerce pas, la couleur fait défaut. Les parties blanches et jaunâtres des feuilles panachées vivent en parasites aux dépens des parties vertes de leur voisinage : elles ne décomposent pas l'acide carbonique et n'élaborent point. M. Carrière lui-même a mis en lumière ce fait incontestable que les feuilles panachées sur les bords sont plus restreintes dans leurs dimensions que les feuilles vertes normales. Les rameaux tout à fait blancs, que l'on voit parfois se développer sur certaines plantes panachées, telles que

les Pélargonium, les Hortensia, vivent comme des parasites; ils n'ont pas de sang dans les veines : ils ne sauraient vivre d'une vie indépendante. Nous avons vu un jour un jeune horticulteur vouloir bouturer de pareils rameaux : nous n'avions pu nous empêcher de sourire, et puis, comme notre incrédulité le contrariait, de le défier de réussir ces boutures. Une plante incolore ne saurait vivre, si ce n'est à la manière des Orobanches, des Nids-d'oiseau, des Cladestines et des Sucepins.

Or, il se manifeste chez des plantes parasites une tendance manifeste à l'avortement des feuilles. Cette tendance est bien naturelle, c'est-à-dire conforme aux règles de la nature qui a horreur de l'inutile. Les feuilles ne leur servent à rien, partant elles doivent disparaître. On les retrouve à peine sous forme de petites écailles qui sont là comme on peut dire pour le principe. De même chez les végétaux panachés, les parties blanches tendent à s'atténuer, parfois même à disparaître comme chez certains Caladium dont le parenchyme ne se forme pas sous l'épiderme.

La variévation est une affection des tissus de la nutrition et de l'élaboration. C'est, pour nous servir d'une comparaison que tout le monde peut saisir, comme une gastrite chronique. Quoi d'étonnant que cette gastrite, ou cette phthisic, soit héréditaire dans certaines circonstances. Le plus souvent l'affection est seulement individuelle. La plupart des végétaux panachés ne se propagent guère que de bouture ou de greffe, à l'exclusion de la reproduction sexuelle. Il est même digne de remarque que les boutures de racines ne reproduisent pas la panachure. Cependant dans quelques circonstances, que nous avons fait connaître dans un opuscule académique, la panachure se transmet par le semis : elle est réellement héréditaire, ce fait est parfaitement conforme à tout ce que l'on connaît de la pathologie de l'homme, des animaux et des plantes; les maladies comme toutes autres affections des organes peuvent se transmettre de père en fils. Il est même des familles où la folie, d'autres où le suicide sont héréditaires.

Est-ce à dire parce que la variévation serait une maladie, qu'elle devrait fatalement se terminer par la mort. Mais ne rencontrons-nous pas tous les jours des malades dont on peut dire sans plaisanterie qu'ils se portent fort bien. Les gastrites ne sont pas souvent mortelles; toutes sortes de maladies de la peau, qui ne sont pas sans ressemblance extérieure avec la panachure du feuillage, n'empêchent pas de se bien porter, le *Pityriasis versicolor*, par exemple.

Passons aux feuilles colorées. Nous ne saurions entreprendre une dissertation générale : nous voulons, au contraire, en écartant toutes sortes de questions incidentes, nous borner à la coloration rouge de certains feuillages, coloration qui provient, comme nous l'avons dit plus haut, de la formation dans les tissus d'une matière colorante spéciale l'érythrophyllé (de *Ερυθρος* rouge et *φυλλον* feuille). Ce phénomène pourrait s'appeler l'érythrisme ou mieux la rubéfaction. Or, la rubéfaction

des feuilles, partielle ou générale, résulte de ce que le suc cellulaire se colore en rouge au lieu de rester incolore. On peut extraire de ce suc, par l'analyse chimique, l'érythrophyllé qui est un acide organique. L'érythrophyllé et la chlorophyllé n'ont entre elles aucune espèce de rapports, ni organiques, ni physiologiques, ni chimiques. Ce sont deux substances absolument distinctes et différentes. La chlorophyllé est un composé azoté; l'érythrophyllé est ternaire : la chlorophyllé est neutre, l'érythrophyllé est acide : la chlorophyllé est soluble dans l'alcool, l'érythrophyllé est soluble dans l'eau. Le plus souvent ces deux substances existent dans des tissus différents; la chlorophyllé dans le parenchyme; l'érythrophyllé dans le derme. Autant l'importance de la chlorophyllé est grande en physiologie végétale, autant celle de l'érythrophyllé est insignifiante. La chlorophyllé ne se forme pas à l'obscurité et c'est pourquoi les feuilles s'étiolent dans cette occurrence : l'érythrophyllé, au contraire, n'a pas besoin pour se former de l'intervention directe de la lumière. C'est ainsi que les chicorées qu'on fait en hiver pousser dans une cave noire peuvent avoir sur leurs feuilles blanchies des tâches d'un beau rouge de sang. C'est ainsi encore que les feuilles intérieures du chou rouge sont parfaitement rubéfiées, tandis que les feuilles centrales d'un bourgeon de chou vert sont étiolées; c'est ainsi enfin que les pétales du coquelicot, de la Rose et d'autres sont déjà colorés dans le bouton.

Quoiqu'il en soit, la formation de l'érythrophyllé n'influe en rien sur la présence et les fonctions de la chlorophyllé. La rubéfaction des feuilles en automne avait fait supposer jadis qu'il en était autrement, mais on est revenu de cette erreur.

La cause de la formation de l'érythrophyllé n'est pas connue. Tout ce qu'on sait c'est qu'elle n'est pas sans rapports avec la présence de certains acides, notamment de l'acide malique et qu'elle est subordonnée à des influences oxidantes.

Bornons-nous donc à constater que le suc cellulaire peut se rubéfier : reconnaissons aussi que cette rubéfaction ne porte nulle atteinte à la chlorophyllé ni par conséquent aux fonctions dont cette substance est le signe extérieur. En effet, les feuilles rouges, brunes ou noires, en totalité ou en partie, ne le sont-elles qu'en apparence et en réalité elles sont vertes. Grattez une tache de Gouet commun ou d'un *Pelargonium zonale* et la chair verte de la feuille vous apparaîtra; pelez doucement l'envers d'une feuille discolorée et vous mettrez à nu un parenchyme bien verdoyant; plongez enfin dans de l'eau tiède des feuilles de Hêtre noir, de Coudrier noir, de Chou-rouge, d'Amarante, de Coleus, d'Iresine et elles sortiront de leur bain rougi de leur suc avec l'apparence de la plus belle verdure.

L'origine, le principe de la rubéfaction semble déposé par la nature dans tous les feuillages, mais il se développe plus ou moins suivant

les circonstances et les conditions extérieures. Ainsi, beaucoup de feuilles ont des nuances tirant plus ou moins sur le rouge, le rose ou le brun au printemps ou en automne; d'autres rougissent quand elles sont atteintes de quelque affection morbide comme la piqûre d'un insecte; d'autres ont du rouge au moins dans les nervures ou les veines; d'autres ont naturellement quelques signes bruns ou noirs comme l'*Arum maculatum*, le *Pelargonium zonale*, certains Trèfles, etc. : d'autres ont le dessous des feuilles comme tapissé de cette couleur; d'autres enfin montrent une tendance prononcée à se rubéfier comme le Coudrier, dont il n'est pas rare de trouver au printemps des rameaux d'un beau brun marron.

Quoiqu'il en soit, dans certaines circonstances qui, nous le répétons, nous échappent, mais auxquelles le climat artificiel de la culture est particulièrement favorable, dans certaines circonstances ce rouge déposé en germe par la nature se développe d'une manière extraordinaire, il s'étend sur le feuillage en marbrures, en raies, en zones ou bien enfin il l'envahit tout à fait. De là cette admirable diversité de feuillages colorés si appréciés de nos jours.

Il est en effet digne de remarque que tous ces feuillages rouges, pourpres, bruns ou noirs, comme on dit quelquefois, sont des variétés de types verts et le plus souvent des variétés horticoles. Le Chou-rouge, la Bette-rouge, le Hêtre noir, le Coudrier noir, le Chêne cocciné, l'Oxalis pourprée, les Amarantes tricolores et autres, les Coleus, les Perillas, etc., etc. sont des variétés issues d'un type vert.

Nous disons des variétés et non des maladies parce que l'observation et l'expérience ont montré que cette variation ne porte aucune atteinte à l'exercice des fonctions du tissu vert. La variéfaction est une maladie; la rubéfaction est une variation.

Nous croyons devoir nous permettre ici une courte digression pour répondre à une objection qui sera peut-être venue à l'esprit de ceux qui auront eu le courage de nous lire jusqu'ici. Il s'agit de certains feuillages fort attrayants à nos yeux et sur lesquels se jouent de beaux reflets blancs sans qu'il paraisse le moindre signe de maladie. Telles sont les feuilles du *Begonia rex* (type) avec son collier d'argent, les feuilles du *Begonia argyrostigma* et du *Sonerilla margaritacea* avec leurs feuilles incrustées de perles, le *Tradescantia zebrina* lamé d'aluminium et, dans une végétation plus modeste, le *Lamium maculatum* de notre flore rurale. Ces colorations blanches n'ont en effet rien de commun avec la panachure : elles proviennent d'un petit détail anatomique fort intéressant, la présence de l'air dans certaines cellules du derme ou en dessous de l'épiderme. Ce sont des particularités naturelles à certaines espèces et qui sont, d'ailleurs, comme tout le reste, susceptibles de donner lieu à des variations. C'est ainsi par exemple qu'on a pu obtenir par la culture des variétés du *Begonia rex* dont la bande d'argent s'est étendue sur

toute la surface du limbe qui par suite est brillant comme une lame de métal. Il ne faut pas un coup d'œil bien exercé pour distinguer à première vue ces colorations blanches des simples variégations; elles ont un éclat métallique ou nacré qui leur est tout particulier et qui vient du miroitement de la lumière sur les perles gazeuses emprisonnées dans les tissus. Cependant ce sont précisément ces plantes-là qui pour beaucoup de personnes sont un sujet de doute et d'objections. Les Japonais ne s'y trompent pas. Nous avons déjà eu l'occasion de publier que von Siebold avait bien voulu mettre à notre disposition des albums japonais représentant toutes les plantes panachées de leur pays. Or, non seulement nous n'y avons pas trouvé une seule fleur double, mais en outre, nous n'avons pas eu à y relever une seule erreur. Toutes ces plantes étaient bien et réellement panachées : pas une seule n'avait le feuillage coloré. Au contraire, lorsque nos sociétés d'horticulture proposent des prix soit en faveur des plantes colorées, soit en faveur des plantes panachées, on serait parfois tenté d'envoyer, concurrents et jurés, faire un voyage d'instruction au Japon.

Le phénomène dont nous venons de parler pourrait s'appeler l'argyrescence (de *αργυρος* argenté). Il est utile de pouvoir le désigner clairement d'un seul mot et de le distinguer nettement de la variégation.

En effet, la variégation, la rubéfaction et l'argyrescence qui tous les trois *panachent* le feuillage des plantes, sont trois phénomènes d'un ordre parfaitement distinct et qui n'ont en commun que la propriété de modifier le coloris des feuilles. Bien d'autres phénomènes pourraient encore être invoqués à ce propos, tels que la glaucescence, la canescence, la cyanescence, la réticulation, etc., mais nous ne voulons pas nous en préoccuper afin de ne pas nous encombrer.

Nous ne sommes que trop entraîné en dehors des limites où nous aurions voulu nous maintenir.

Déjà la question se complique suffisamment par suite de cette circonstance que la variégation, la rubéfaction et l'argyrescence du feuillage non-seulement jouent et se modifient chacune en donnant lieu à des variétés, mais se combinent, se réunissent de manière à donner lieu à un enchevêtrement qui ne laisse pas de créer parfois certaines difficultés. Rien n'empêche en effet les feuilles rubéfiées d'être atteintes de variégation : en effet elles possèdent dans leurs tissus de la chlorophylle tout comme les feuilles vertes; réciproquement rien n'empêche les feuilles *variées* d'être atteintes de rubéfaction puisque la matière colorante rouge peut se former en l'absence du principe vert. De là résultent des feuillages tricoles, comme certains *Yucca*, des *Hibiscus Rosasinensis*, des *Caladium*, des *Dracæna*, des Vignes. Rien n'empêche non plus les feuilles argyrescentes de se rubéfier; c'est même le cas le plus habituel par exemple chez beaucoup de *Bégonias*. Enfin il est quelques feuilles argentées, rougies et variées à la fois comme celles de l'*Anæctochilus xanthophyllus*, et d'autres.

Tout le reste dépend de la diversité des tons et des nuances, de la quantité relative des pigments, de leur disposition, de leur enchevêtrement et de toutes sortes de circonstances spéciales. C'est plus qu'il n'en faut pour se rendre compte de l'infinie grandeur de la nature. (*Finem ludentis polymorphae naturae vix attinget Botanicus, qui in varietatibus sese exercere velit* (Linn. l. c. § 317).

Si l'on veut appeler plantes panachées toutes celles qui n'ont pas le feuillage absolument vert, il n'y aura plus à s'y reconnaître ou au moins il n'y aura plus rien de général à dire des plantes panachées. Mais si l'on veut donner à chaque chose son nom, bien distinguer ce qui est distinct, ne pas se borner aux simples apparences superficielles, alors il est, pensons-nous, vrai de dire que la variéfaction est une affection pathologique.

Revenons à l'observation de M. Carrière dont nous sommes parti ; cette fois non plus pour remuer les grandes masses dont nous espérons avoir déblayé le terrain, mais pour nous reposer un peu en jouant avec les cailloux.

La maladie, dit notre honorable confrère, étant le contraire de la santé.... Cet axiome n'est pas aussi vrai qu'il est absolu : la maladie est une déviation de la santé ; la mort est le contraire de la santé : il y a des nuances entre le blanc et le noir. La maladie est parfois un bien, au moins un bien relatif : voyez les chapons, les poulardes et d'autres de même acabit. Si l'on a comparé la panachure à la jaunisse, ce n'est certainement pas pour attribuer un foie aux végétaux ni pour leur faire remonter la bile : mais il faut pourtant bien convenir que l'une et l'autre donnent le teint jaune. Le dernier argument de M. Carrière, le mot de la fin, est tiré des plus hautes sphères de l'esthétique et de la philosophie. Ce qui proteste surtout, nous dit-il, contre cette idée de maladie, c'est qu'un très-grand nombre de gens adorent les panachures. Tel était l'argument suprême de mon professeur de philosophie pour prouver l'existence de Dieu, car, M. Carrière voudra bien le reconnaître, ces mêmes gens n'adorent pas seulement les panachures, ils adorent aussi le bon Dieu. Les Japonais adorent les panachures : ils adorent aussi leurs petites femmes qui ont les sourcils rasés et les dents noircies : les Chinois adorent les pieds-bots ; les Allemands adorent la choucroute ; d'autres préfèrent les rousses qui sont aussi franchement panachées. Eh bien, puisqu'on invoque le sens intime du beau chez un très-grand nombre de gens, nous déclarerons franchement en dépit de tous les Chinois et des Japonais de la terre que nous éprouvons une égale répulsion pour les dents noires, pour les pieds-bots et pour les panaches : nous ne parlerons pas des rousses ni de la choucroute qui peuvent avoir du bon. Nous avons même aimé des blondes, mais des albinos jamais ! eussent-elles les yeux roses.

Les plantes panachées nous inspirent la tristesse et la pitié : ce sont

de pauvres phénomènes dignes de figurer aux foires plutôt qu'aux expositions. Dieu nous a donné les plantes et la misère a fait la panachure. Elle a au front le stigmate de la pauvreté, de la faim : elle est marquée du sceau de la mort. Vous n'avez jamais pu rencontrer sans être profondément ému une pauvre jeune fille bien enveloppée, se chauffant au soleil, pâle, au regard profond, à la poitrine plate et les membres grêles : elle pouvait être belle encore mais d'une beauté qui donne la tristesse : telle est une plante panachée. Ou bien, si vous préférez une comparaison moins poétique, une telle plante est comme vêtue de vêtements rapiécés : chétive, elle porte encore quelques lambeaux qui datent des temps prospères, mais ils sont percés à jour.

Toute autre est l'apparence des plantes colorées et bigarrées : celles-là portent, sur un corps sain, des parures de fête ; elles n'ont plus la livrée plébéienne, l'habit vert de tous les jours ; elles l'ont orné ou remplacé par toutes sortes de broderies, de festons et elles s'ingénient à plaire par des variations aussi faciles et aussi rapides que celles des modes féminines. Celles-là sont des plantes qu'on aime à voir, sinon le botaniste morose, l'herboriste des champs, au moins l'homme du monde, le dilettante de l'horticulture. Ces plantes semblent faites pour les jardins des palais, et, en effet, c'est au contact d'une civilisation raffinée qu'elles en sont venues elles-mêmes à ce degré de raffinement. Dans nos beaux jardins publics, les femmes et les plantes semblent vouloir rivaliser et s'éclipser mutuellement, les premières par leurs vêtements et leur visage, les secondes par leur feuillage et leurs fleurs.

Il est deux catégories de plantes dont la vue nous fait peine ; ce sont les panachées et les grasses. Ces malheureuses plantes grasses sont monstrueuses, difformes ; elles n'ont plus rien de la grâce végétale, elles sont faites pour le désert torride ; parfois, pour un moment, l'amour les embellit d'une séduction éphémère.

Après tout, c'est affaire de goût ; mais puisqu'on invoque celui de *beaucoup de gens*, nous pouvons bien exprimer le nôtre, persuadé que nous ne sommes pas seul de notre avis, *sic suum cuique pulchrum est ; et quot capita, tot de colore sensus ; nulla hic universalis lex ; nulla valet hic demonstratio.* » (Linn. *Phil. bot.* § 266.)

Dans notre première notice sur l'exclusion réciproque de la duplication des fleurs et de la panachure du feuillage(1), nous avons dû, comme au congrès d'Amsterdam en 1865, faire remarquer que c'était par erreur que l'*Illustration horticole* avait figuré le *Kerria japonica* avec l'apparence d'une exception à ce principe. *Amicus Plato, magis amica veritas.*

(1) *La Belgique horticole*, 1867, p. 97 ; et tirage à part en brochure, à Gand, chez Annoot-Braeckman, 1867.

Cet arbuste, que l'on était habitué à voir donner des fleurs doubles quand son feuillage est sain, ne porte au contraire que des fleurs simples quand celui-ci est atteint de variégation.

Notre honorable confrère, M. Charles Lemaire, rédacteur érudit de l'*Illustration horticole*, a suffisamment de titres à la considération scientifique et l'esprit assez distingué pour rectifier avec empressement les erreurs dans lesquelles comme tous les travailleurs il est exposé à tomber. Ceux-là seuls qui ne font jamais rien ne sont jamais en faute. En effet, dernièrement encore, il écrivait cette franche et courageuse déclaration :

« Maintes fois nous l'avons dit, dans tous nos ouvrages, et nous le répétons volontiers encore une fois ici, que nous sommes heureux de pouvoir quand on nous la signale, rectifier toute erreur que nous avons pu commettre, soit par nous même, soit par d'autres; et dans de telles occurrences, nous mettons volontiers de côté toute gloire, tout amour propre d'auteur, comme nous l'avons prouvé chaque fois que l'occasion s'en est présentée; et il en est ainsi en ce moment (1)... » (*Le reste suivra plus bas.*)

Cette déclaration est parfaite et il est sage de s'y conformer. M. Lemaire aurait pu en trouver l'occasion à propos de son *Kerria japonica* à feuilles panachées et prétendument à fleurs doubles. Il aura apprécié sans doute que la chose n'en valait point la peine car il a complètement négligé cette rectification là. Cependant, bizarre coïncidence, c'est précisément, comme nous l'allons montrer tout à l'heure, à l'occasion de ce même et malheureux *Kerria* qu'il a trouvé bon de la formuler en soulignant, nous ne savons à quelle adresse, les passages les plus accentués.

M. Lemaire jugeant inutile de rectifier sa première erreur et de déclarer que la plante figurée par lui en 1862, planche 336, n'existe pas, aurait au moins pu garder le silence; et nous même, ayant une fois dit la vérité, nous n'aurions plus rien eu à ajouter. Mais loin de là, voici la petite note qu'il insère imprudemment dans le recueil de notre honorable ami M. Ambroise Verschaffelt.

« **Le *Kerria japonica* tétrapétale !**

Si le fait est exact, et nous en doutons fort, ce serait une curieuse anomalie sinon une monstruosité, à enregistrer dans l'*Histoire des plantes*. Un dessin colorié représente dans le *Floral Magazine* (juin 1866, n° 74, pl. 296, dessin reproduit dans la *Belgique horticole*), un *Kerria japonica*, à feuilles panachées de blanc (chlorose), dont les fleurs, (dix dans le specimen) sont toutes tétrapétales, au lieu d'être comme dans l'état normal, pentapétales : nous ne saurions croire à l'absence du cinquième pétale; et si nous en jugeons par la forme donnée à ces quatre pétales, nous présumons qu'il y a une faute grave d'observation de la part du peintre. Or, dans le *Kerria japonica*, les cinq pétales sont oblongs et obtus (*Omnes auctores et Sweet, Brit. Fl.-Gard.*, II, t. 337, *Icone optima*), mais non orbiculaires comme on les voit dans le dessin anglais; de

1) *Illustration horticole*, 1867, octobre, feuillet de la planche, 333.

plus, là, les feuilles ne ressemblent nullement à celles de la plante en question. Notre estimable confrère, M. Dombrain, rédacteur du *Floral Magazine*, devrait bien chaque fois contrôler sévèrement les dessins de ce recueil.

Nous n'avons eu connaissance de ceci que par l'aquarelle reproduite du dit *K. japonica tétrapétale!* dans la *Belgique horticole*(1). »

In cauda venenum! Puisqu'on résiste à la vérité, nous allons aider, de toutes nos forces, à ce qu'on lui rende justice.

La note que nous venons de rapporter est bien plus lourde qu'elle n'est longue.

On aurait bien voulu faire supposer que là où tous les clair-voyants distinguent cinq pétales, mais où M. Lemaire avait vu 36 chandelles... pardon, 36 pétales, MM. Dombrain et Morren n'en auraient vu que quatre. A bévue, bévue et demi, partant on était quitte. On donnait une leçon à ce bon M. Dombrain et la *Belgique horticole* qui avait répondu pour lui, n'avait qu'à en faire son compte. Le tout en patte de velours.

Cette petite note, toute fausse qu'elle fut, fait son petit chemin et elle arrive même, paraît-il jusqu'en Suisse.

Les petits airs, sur leurs petites ailes,
Portent bien loin les petites chansons. (bis.)

(ANTOINE CLESSE).

Là bas un *botaniste bienveillant*, mais léger, vient à la rescousse et il écrit quelque chose à M. Lemaire. Au reçu d'icelle, M. Lemaire taille sa belle plume, écrit en grandes lettres :

RECTIFICATION,

fait la déclaration solennelle de principe que vous connaissez et continue ainsi :

« Dans une de nos dernières *Miscellanées* (c'est la note rapportée ci-dessus), à l'occasion d'une figure et d'une description publiées dans divers recueils, nous avons critiqué, avec raison, l'appellation de la plante représentée comme étant le *Kerria japonica*, DC., qui serait devenu *tétrapétale* : ce n'était pas, en effet, cette plante, et elle n'appartenait même pas au genre. Or voici ce qu'a bien voulu nous écrire à ce sujet un bienveillant botaniste de Suisse :

« Votre *Kerria japonica tetrapetala* (l. c.) doit être le *RHODORYPUS KERRIOIDES* Sieb. et Zucc. »

« Nous remercions ici publiquement notre bienveillant correspondant de son importante remarque. Or, ne possédant pas la *Flora japonica* de Siebold et Zuccarini, nous n'avions pu nous apercevoir de notre méprise(2). »

Comprenez-vous maintenant, cher lecteur, comprenez-vous l'emphase de la solennelle déclaration de principes, les remerciements publics pour

(1) *Illustration horticole*, 1867, mai, miscellanées, p. 38.

(2) *Illustration horticole*, 1867, octobre, Misc., feuillet de la planche, 533.

l'importante remarque; comprenez-vous pourquoi il faut laisser au vestiaire *toute gloriole, tout amour propre d'auteur*. Cette importante

RECTIFICATION

est accueillie avec autant d'empressement que de reconnaissance. Ce n'était pas M. Lemaire, il est trop modeste pour le dire, que le bienveillant botaniste suisse rectifiait, c'était M. Dombrain, c'était surtout M. Morren. Ah ! j'ai mis 36 pétales là où il n'y avait rien du tout; eh bien vous, ce n'est pas seulement quatre que vous avez pris pour cinq, mais, abomination de la désolation ! vous avez confondu *Rhodotypus Kerrioides* avec *Kerria japonica*.

Le tout avec des gants et tout doucement comme sainte mitouche. Il fallait lire entre les lignes pour comprendre.

Hélas ! le botaniste suisse, le bienveillant botaniste suisse, devait être comme le pavé de l'ours.

En effet dans l'*Illustration horticole* juin 1868, second feuillet de la planche 556, nouvelle rectification : cette fois rectification de la rectification. Voici cette amende honorable :

RECTIFICATION.

Rhodotypus Kerrioides, SIEB. et ZUCC. (*Pl. Jap.*, 187, t. 90. ENDL., *Gen. Pl.*, suppl., II, p. 95, 6595. WALP., *Rep.*, V, 580).

Nous avons récemment, sur la foi d'un correspondant, écrit que le joli *Kerria japonica*, dont un recueil anglais avait donné une figure, reproduite dans la *Belgique horticole* (1867, p. 97), à fleurs simples, tétrapétales, à feuilles élégamment panachées de blanc, était le *Rhodotypus Kerrioides*, S. et Z. Sur l'affirmation du dit correspondant, dont nous n'eûmes pas même l'idée de vérifier le dire dans les ouvrages ci-dessus (sauf la *Fl. jap.*, que nous ne possédons pas), nous adoptâmes sa rectification !

« Mais hélas ! c'était encore une erreur, que, grâce à l'obligeance de notre confrère, M. André, jardinier principal de la ville de Paris nous pouvons rectifier, et cette fois d'une manière absolue, en présence d'un échantillon vivant et fleuri, qu'il a bien voulu nous en envoyer, et en le comparant aux descriptions des auteurs mentionnés ci-dessus. Le véritable *Rhodotypus Kerrioides* a des feuilles assez grandes, ovées aiguës, duplici dentées (dents très-aiguës), à veines pennées, glabres en dessus, poilues en dessous. Des fleurs solitaires (aussi), grandes, blanches, portées par un très-court pédoncule, à peine plus long que les pétioles (presque sessiles) à quatre grands pétales arrondis. Calice de quatre sépales herbacés, conformes aux feuilles, mais d'un tiers plus petit; corolle tétrapétale; étamines nombreuses, libres, etc.

« On voit combien le *Rhodotypus Kerrioides*, par cette énumération très-sommaire, s'éloigne du *Kerria* proprement dit, qui en diffère surtout par un système staminal à cinq phalanges. Mais que devient alors le prétendu *Kerria japonica* à quatre pétales ? Nous n'en avons pas observé les fleurs : mais autant qu'on en peut juger d'après le dessin anglais (*sat rudis*), sans analyses, les étamines en paraissent divisées en cinq phalanges; s'il en était ainsi, ce serait là un

Kerria tetrapetala.

Et les deux plantes méritent d'être répandues dans les jardins. Nous compléterons plus tard les documents qui se rapportent au premier. »

M. Lemaire, qui se pique de purisme, aurait dû mettre en tête de cette note là, RÉTRACTATION. Il nous avait accusé publiquement avec une légèreté que les sentiments les plus faibles de bonne confraternité et d'estime auraient dû écarter d'avoir sottement pris un *Kerria japonica* pour un *Rhodotypus*. Il est obligé de rétracter cette imputation qui était de nature à nuire à notre considération scientifique. Au lieu de le faire franchement et loyalement, il emploie des tournures de phrases cauteleuses : il ne craint pas d'imprimer : *c'était encore une erreur*, comme pour faire supposer que nous sommes tout à fait empêtré dans les erreurs.

Ce procédé ne nous a pas froissé seul : il a révolté de loyales consciences et il a valu à M. Lemaire la verte leçon que vient de lui infliger M. F. Herincq, rédacteur en chef de l'*Horticulteur français* (1868, n° 8, p. 241.) Nous ne pouvions être vengé d'une manière plus éloquente et plus digne à la fois. Il est bien naturel, nous semble-t-il, que nous produisions cette pièce au procès. Qu'on en juge :

Le *Kerria* et le *Rhodotypus*.

On appelle *Kerria* ou *Corète* et *Corchorus*, de jolis arbrisseaux du Japon, qui forment buissons, dont les tiges et les rameaux sont verts comme les feuilles. Ils portent de petites fleurs jaunes simples ou doubles et des *feuilles alternes*, fortement nervées, en forme de fer de lance, très-longuement rétrécies au sommet, bordées de grosses dents finement denticulées; ces feuilles sont accompagnées, à la base du pétiole, de deux petites stipules triangulaires allongées. Les fleurs sont terminales, solitaires ou réunies plusieurs à l'extrémité des rameaux : elles ont un calice tubuleux, à tube court, très-évasé, couronné par cinq lobes arrondis entiers; les pétales normalement au nombre de cinq, sont insérés au sommet du tube calicinal, en dehors des étamines qui sont très-nombreuses. Le centre de la fleur est occupé par cinq ovaires à une seule loge contenant un seul ovule et surmontés chacun d'un style filiforme. Les fruits sont des sortes de capsules globuleuses.

Le *Kerria japonica* est originaire du Japon où il a donné plusieurs variétés.

La variété à *fleurs pleines*, introduite en 1700, est la plus ornementale, la plus répandue dans les jardins et la plus vigoureuse; les fleurs ressemblent assez à des petites roses pompons jaunes; elles ont de 3 à 4 centimètres de diamètre.

Le type à *fleurs simples* est assez rare; il est vrai qu'il produit peu d'effet. Cependant, lorsqu'il est palissé et exposé au nord, il donne des fleurs beaucoup plus grandes, qui atteignent jusqu'à 5 centimètres de diamètre; alors il est aussi ornemental que la variété à fleurs doubles.

Depuis l'invention néfaste des plantes à feuilles panachées, la culture a produit deux variétés très-malingres, mais qui sont fort appréciées des partisans des panachures.

Le *Kerria japonica* var. *ramulis aureo vittatis* ou *striatis*, est surtout remarquable par sa débilité; car il faut regarder d'assez près pour découvrir que ses rameaux sont ornés de petites bandelettes couleur jaune pâle.

Le *Kerria japonica* var. *foliis variegatis* est tout aussi débile, et par ce fait, aussi remarquable que la variété précédente. Il a été introduit il y a également peu d'années par M. Siebold, et M. Lemaire, en le décrivant et en le figurant dans l'*Illustration horticole*, en 1862, lui a attribué des fleurs doubles.

M. Edouard Morren, qui s'est occupé des plantes panachées, trouvait en elle une exception à la règle qu'il avait établie : que la panachure des feuilles et la duplication

des fleurs s'excluent l'une l'autre. Or, ce *Kerria* à feuilles panachées, loin d'être une exception au principe avancé par M. Morren, en devient au contraire une des plus remarquables confirmations. En effet les fleurs en sont parfaitement simples. M. Morren l'a constaté en 1865, à Amsterdam, d'après des individus fleuris chez M. Krelage à Harlem; et, l'année suivante, M. Andrews en publiait, dans le *Floral Magazine*, un dessin qui le représente à fleurs simples, mais composées chacune de quatre pétales, au lieu de cinq comme dans le type normal. M. Lemaire tout récemment sur la foi d'un correspondant, — et d'après ce dessin, a cru voir dans ce *Kerria* à feuilles panachées, le *Rhodotypus Kerrioides* de Siebold, arbuste du Japon tout nouvellement introduit dans les cultures. C'était une erreur grossière, et qui doit engager notre estimable confrère, à ne pas s'en rapporter à la foi de ses correspondants, ni aux dessins souvent fort inexacts des publications horticoles; car le *Kerria* à quatre pétales du *Floral Magazine*, — pour lequel le savant rédacteur de l'*Illustration horticole* propose, dans son dernier numéro, le nom de *Kerria tetrapetala*, après avoir reconnu son erreur, que ce n'était pas du tout le *Rhodotypus*, — ce *Kerria*, disons-nous, n'est pas une variété nouvelle à quatre pétales, mais bien le *Kerria japonica*, à feuilles panachées, à cinq pétales, comme nous venons de le constater sur les individus fleuris de l'école de Segrez. Le peintre du journal anglais a tout simplement commis une inadvertance en ne lui accordant que quatre pétales; inadvertance que commettent malheureusement beaucoup de dessinateurs qui ne sont pas botanistes et qui ne comprennent pas l'importance des nombres ou la position des organes dans la caractéristique des espèces. Mais si nous comprenons ces erreurs d'un peintre, et si, à la rigueur, elles sont excusables, nous les comprenons et les excusons moins chez l'homme du métier, chez le botaniste qui s'occupe et fait des espèces. En rapportant au *Rhodotypus* le *Kerria* à quatre pétales du *Floral Magazine*, M. Lemaire a commis là une erreur impardonnable. Un horticulteur peut confondre le *Kerria* et le *Rhodotypus*; il juge généralement au simple coup d'œil, au *facies*, au port des plantes, et rien n'est plus trompeur que l'apparence, c'est même passé en axiome. M. Lemaire, qui est un botaniste habile, aurait dû voir de suite, à l'inspection du dessin, que le *Kerria* de M. Andrews n'était pas le *Rhodotypus*. Ce dessin, en effet, présente les feuilles en disposition *alterne*, et le rédacteur de l'*Illustration* n'ignore pas que le *Rhodotypus* a les *feuilles opposées*. C'est un caractère de végétation qui saute aux yeux, et qui étonne le botaniste; car il est rare dans les Rosacées, tellement rare, qu'avant la découverte de ce nouveau genre, on ne connaissait aucune plante de cette famille à feuilles opposées. Il est donc surprenant que M. Lemaire ne le signale pas dans son dernier article rectificatif au lieu et place de ces descriptions banales de *feuilles ovées duplici dentées*, à *nervures pennées*, etc., qui sont autant les caractères du *Kerria* que du *Rhodotypus*. A la disposition des feuilles, il était donc facile de reconnaître que le *Kerria* panaché était bien un *Kerria*. Pour montrer la différence entre ces deux genres, M. Lemaire continue sa description du *Rhodotypus*, en disant que les fleurs ont un pédoncule très-court, à peine plus long que les pétioles: un calice à quatre sépales; corolle à quatre pétales, et des étamines nombreuses, etc. Mais si M. Lemaire croit à l'existence du *Kerria* à quatre pétales, figuré dans le *Floral Magazine*, ces caractères de la fleur se retrouvent encore dans les deux genres. Pour bien établir la différence, il aurait dû commencer là où il a fini, c'est-à-dire donner le caractère de l'organe qui se trouve après les étamines. Il y a là, en effet, un disque très-remarquable, en forme de sac dans lequel sont complètement enfermés les quatre ovaires, et qui peut faire croire — quand on n'est pas botaniste — qu'il n'y a pas qu'un ovaire surmonté de quatre styles. Ce disque en forme de sac n'existe pas dans le *Kerria*. M. Lemaire pouvait donc en deux coups de plume établir les caractères différentiels de ces deux arbrisseaux de cette manière :

Kerria : feuilles alternes; cinq ovaires libres.

Rhodotypus : feuilles opposées ; quatre ovaires renfermés dans un disque en forme de sac.

C'était simple, et l'intelligence la plus obtuse était forcée de ne plus prendre un *Kerria* pour un *Rhodotypus*, et un *Rhodotypus* pour un *Kerria*.

L'étude des plantes, comme on le voit, n'est pas aussi hérissée de difficultés qu'on le croit généralement ; il faut seulement en avoir la clef.

Ces deux genres étant ainsi bien définis, disons un mot maintenant du *Rhodotypus Kerrioides*.

Le *Rhodotypus Kerrioides* est, comme le *Kerria*, un arbrisseau du Japon. A l'état sauvage, il atteint de 5 à 6 mètres de hauteur ; mais dans les cultures il ne s'élève pas à plus de 1^m,50. Il a alors tout à fait le port et l'aspect du *Kerria*, ce qui lui a valu le nom spécifique de *Kerrioides*. Son bois est en effet vert, et ses feuilles, qui sont opposées, ne diffèrent de celles du *Kerria* que par un peu plus de largeur à la base ; elles sont accompagnées de stipules filiformes. Ses fleurs sont blanches, solitaires au sommet des rameaux ; mais quelquefois il s'en développe deux autres à l'aisselle des deux feuilles supérieures. Elles ont un calice tubuleux, à tube court évasé, et à quatre sépales très-grands, foliacés, dentés, accompagnés, entre chacun d'eux, d'une petite dent parfois bifide, ce qui dévoile leur nature stipulaire. Quatre grands pétales orbiculaires alternent avec les sépales et sont insérés, avec les nombreuses étamines, au sommet du tube calicinal. Au centre se trouvent quatre ovaires entièrement renfermés dans une sorte de sac qui est un disque urcéolé, glabre en dehors, et très-poilu en dedans. Après la fécondation, les ovaires grossissent, brisent le disque, et se transforment en quatre fruits drupacés de couleur rouge brun foncé, ou marron. Les ovaires contiennent deux ovules ; mais les fruits n'offrent plus qu'une graine ; l'autre avorte.

Le *Rhodotypus* est un joli arbuste, mais qui ne produit pas autant d'effet que le *Kerria* à fleurs simples, car ses fleurs ne sont pas aussi nombreuses. Dans l'école de Segrez, il prospère admirablement, forme de larges touffes buissonnantes, qui se couvrent de jolies petites drupes d'un rouge plus ou moins foncé.

F. HERINCQ.

Grand merci à vous cher M. Herincq mon féal allié : merci aussi à vous, mon cher M. André, qui avez porté la lanterne chez M. Lemaire ; je suis heureux de pouvoir ici vous confondre l'un et l'autre dans une égale reconnaissance.

Nous montrerons un de ces jours le portrait de ce mémorable *Rhodotypus Kerrioides*. — Ce nom là me produit le même effet qu'une poignée de pois dans une vitre. — A propos de nom, M. Lemaire, qui est puriste, en fait de langage, aurait pu faire remarquer que c'est *Rhodotypus* qu'il faut dire au lieu de *Rhodotypus*.

Reste le *Kerria tetrapetala*, car M. Lemaire y tient : il le cherche partout. Eh bien celui-là il le trouvera, tel que nous l'avons représenté, car CE N'EST PAS UNE ERREUR.

Les Rosacées ont cinq pétales le plus souvent, mais il n'est pas rare de n'en trouver que quatre ; en d'autres termes, leurs fleurs ordinairement pentamères sont souvent tétramères. C'est la règle chez les Tormentilles et chez le *Rhodotypus* qui est le genre le plus voisin du *Kerria*, les *Poterium*, qui sont apétales, ont néanmoins des fleurs à symétrie quaternaire.

Les *Exochorda* ont quatre ou cinq pétales : les *Spirœa*, les *Potentilla* et même les *Rosa*, qui ont dans la plupart des cas cinq pétales, n'en développent parfois que quatre. Il en est exactement de même chez le *Kerria japonica* leur proche allié. Cinq pétales est le nombre habituel, mais il lui arrive aussi de donner des fleurs tétramères. Le dessin de M. Andrews est parfaitement exact et si nous l'avons reproduit sans y rien changé c'est que nous avons reconnu cette parfaite exactitude. Il y a plus, le fait même de cette tétramérie est une preuve nouvelle et éclatante de la vérité de ce que nous avons reconnu de l'influence de la panachure des feuilles sur la duplication des fleurs : cette influence est si grande qu'elle ne s'oppose pas seulement à la superfétation des pétales mais qu'elle va jusqu'à diminuer le nombre habituel. Nous ne prétendons pas que cette tendance soit toujours assez prononcée pour produire ses effets, mais dans cette circonstance au moins il en est manifestement ainsi. Ce n'est pas la seule. Nous l'avons déjà dit dans notre première note, M. Berthold Seemann en figurant dans son *Journal of Botany* le *Camellia* à feuilles panachées, a fait cette observation que ce *Camellia* était le premier, parmi les milliers d'images que les livres en ont données, qui fut représenté strictement simple, avec cinq pétales seulement. Tous les autres *Camellias* simples qui s'ouvrent sur des plants bien constitués donnent, en général, six, sept ou huit pétales.

Pour la seconde fois les arguments de M. Lemaire se sont retournées contre lui-même; pour la seconde fois le *Kerria japonica* qu'il nous opposait nous a fourni des preuves péremptoires en faveur de la doctrine que nous soutenons. Nous sommes heureux de lui en témoigner ici publiquement notre reconnaissance.

Nous croyons avoir aplani les obstacles dont notre route se trouvait embarrassée, avoir répondu aux objections qui ont été présentées et avoir éclairé les côtés de la question qui étaient restés dans l'ombre. Désormais nous pouvons librement poursuivre notre chemin et présenter quelques considérations nouvelles.

La chlorose et la panachure sont deux affections pathologiques qui se ressemblent beaucoup; la première est accidentelle, souvent éphémère, mal définie, en quelque sorte individuelle et susceptible d'être guérie, par exemple avec le sulfate de fer. La seconde est mieux établie, plus durable, plus générale, susceptible de se propager avec l'individu et, quand elle disparaît, c'est spontanément, par une sorte de rétablissement général de l'organisme. Dans quelques circonstances il est difficile de décider si l'on a à faire à une chlorose ou à une panachure.

Quoi qu'il en soit, la panachure se manifeste en général sur un bourgeon. Sans doute elle peut naître d'un semis mais il arrive assez souvent qu'on rencontre dans les champs ou dans les jardins un rameau dont les

feuilles sont panachées sur un végétal d'ailleurs parfaitement vert. Nous l'avons maintes et maintes fois observé et beaucoup de personnes ont, sans aucun doute fait la même observation. Une variation nouvelle qui a son origine dans un bourgeon est ce que les Anglais nomment un *sport*, *sporting plant* : la terminologie française, assez pauvre, appelle cela un accident. Quoiqu'il en soit, cette variation, détachée de la plante mère, bouturée ou greffée selon l'occurrence, peut se propager, se fixer et devenir une variété. Telle est l'origine de maintes variétés parfois très-prononcées.

Or il peut parfaitement arriver que la panachure se manifeste sur un bourgeon d'une plante à fleurs doubles. Il n'y a nulle raison pour qu'elle soit à l'abri de cette affection et toutes les circonstances, d'ailleurs encore inconnues, qui la déterminent chez une plante à fleurs simples, doivent aussi la provoquer sur un végétal à fleurs doubles. Seulement les conséquences de cet envahissement sont fort intéressantes à étudier et nous permettent d'apporter une nouvelle et remarquable preuve à l'appui de la théorie que nous avons énoncée.

En effet, un de nos bons amis, une des rares personnes avec lesquelles il nous est donné de nous entretenir parfois de botanique horticole, à Liège, est M. François Wiot, directeur de l'établissement bien connu de MM. Jacob-Makoy. Nous l'entretenions quelquefois de notre opinion au sujet de la panachure et de la duplication et de l'impossibilité de réunir ces deux modifications à la fois sur le même individu. Il arrive souvent que les meilleurs amis prennent plaisir à vous contrarier. M. Wiot paraissait piqué au jeu par nos affirmations : horticulteur passionné il lui semble que rien n'est impossible à l'horticulture et il ne voulait pas admettre qu'on lui dise : tu n'iras pas plus loin ! Parfois il se contentait de répondre par un sourire malicieux qui ne présageait rien de bon.

Tout à coup, à l'exposition de Liège, le 20 avril 1868, il arrive tout rayonnant, portant triomphalement un beau *Camellia* au feuillage marginé de blanc sur les bords et terminé par une belle fleur, bien double, épanouie au sommet de la tige. La voilà, professeur, nous dit notre ami ; c'est la première mais ce n'est pas la dernière !

Cette fois, c'était à nous de nous taire avant de hasarder une réponse. On peut juger de l'intérêt avec lequel nous considérâmes cette plante. Les autres amis étaient là qui faisaient galerie.

Nous commençâmes par prier M. Wiot de bien vouloir nous permettre de publier sa plante et de la lui dédier.

Ensuite nous lui fîmes remarquer que chez le *Camellia* la panachure n'est pas bien franche : il y a quelque peu de chlorose là dedans : cette panachure est mal fixée, locale. Tous les cultivateurs savent qu'il peut se développer çà et là sur un *Camellia* double, un rameau panaché qui se maintient mal. Mais là n'est pas la question, car chlorose et panachure doivent tendre au même effet, un affaiblissement incompatible avec la

duplication des fleurs. Nous lui fîmes observer ensuite que son *Camellia* était greffé, greffé sur un sauvageon parfaitement sain sans aucun doute et qu'ainsi sa plante n'était pas dans les conditions du défi : elle ne laissait cependant pas que d'être fort intéressante. La plante était fort jeune encore, haute de deux pieds à peine, peu feuillée, assez grêle. Nous émîmes l'opinion, avec la conviction de ne point nous tromper, que cette plante serait de culture fort difficile, de floraison très-rebelle, de propagation très-lente et que très-probablement ses fleurs tendraient à s'atrophier. L'incident est encore trop récent pour qu'on puisse s'assurer si nos prévisions se sont réalisées. En tous cas il reste acquis au débat que la plante est greffée.

M. Wiot tenait en réserve une seconde exception à laquelle lui-même attachait beaucoup plus d'importance : c'était un *Hibiscus syriacus* à feuilles incontestablement panachées sur tous leurs bords, c'est-à-dire de la manière la plus permanente, et dont il avait *lui-même* vu les fleurs doubles. Il nous fit connaître à ce propos que les *Hibiscus syriacus fol. varieg. et fl. pleno* que l'on trouve mentionnés sur quelques catalogues ne devaient pas nous préoccuper parce qu'ils ont en réalité les fleurs simples. Mais il nous conviait à venir, dans la bonne saison voir le sien, dont *il avait vu* les fleurs doubles. Or le 20 août et le 4 septembre 1868 nous sommes allé faire visite à l'établissement Jacob-Makoy et voici ce que nous y avons constaté :

Une belle collection d'*Hibiscus syriacus* est plantée en corbeille sur un talus en pente douce : il s'en trouve de toutes les sortes ; des verts à fleurs simples ; des verts à fleurs doubles : des panachés à fleurs simples et enfin, au centre, bien en évidence, deux *Hibiscus syriacus* étiquetés *foliis variegatis et flore pleno* !

Ces *Hibiscus* sont, en effet, franchement panachés, mais, c'est tout. Non seulement ils ne savent pas donner de fleurs doubles, mais ils ne savent pas donner de fleurs de tout. Les verts à fleurs simples et doubles sont à peu près défloris ; les panachés à fleurs simples, plus lents, commencent à fleurir : les panachés doubles n'ont pas une fleur ! Il y a déjà là un retard dans la végétation qu'il est bon de signaler, car il est vrai de dire que les plantes panachées sont, en général, plus tardives que leurs types verts.

Cependant de gros boutons se montrent en assez grand nombre sur les rameaux de l'*Hibiscus* nouveau. Ces boutons ont une physionomie assez étrange. Nous voulons en cueillir un, et il nous tombe dans la main ! Il est abortif. Vu de près il montre tous les éléments d'une fleur double, mais cette fleur est atrophiée : c'est, si l'on peut ainsi parler un bouton épanoui : le calice est à peu près étalé, les rudiments des pétales sont au jour, rien ne devrait les empêcher de se développer et pourtant depuis quinze jours ils sont dans le même état : ils tombent sans se développer. Ajoutons enfin que ces plantes sont greffées sur franc.

Voici indubitablement comment les choses se seront passées, tant pour l'Hibiscus que pour le Camellia. Une variété à fleurs doubles a montré un rameau panaché. Ce rameau a été greffé : peut-être portait-il déjà des boutons formés : peu importe, car il est en état d'en développer de nouveaux. Ces boutons participent évidemment de la nature de ceux de la plante mère. Une première fois il peut venir des fleurs doubles. M. Wiot est parfaitement dans le vrai quand il y affirme avoir vu, il y a trois ans, des fleurs doubles sur son Hibiscus panaché. Mais il est vrai aussi qu'il nous avait invité l'année dernière à venir voir cette floraison, et que la fleur unique qui devait se montrer est tombée avant de s'ouvrir. Il est vrai enfin que cette année toutes les fleurs sont abortives. C'est précisément cette succession de faits bien établis qui donne sa valeur à l'observation.

Elle prouve une fois de plus encore, et d'une manière inattendue pour nous-même, l'incompatibilité de la panachure et de la duplication.

Ainsi cette incompatibilité se révèle quand même la panachure atteint accidentellement un rameau de plante à fleur double; elle se continue et se développe d'année en année; elle n'est pas vaincue par l'artifice d'une greffe sur un sujet sain, et elle est assez puissante pour déterminer l'avortement de fleurs qui, se formant par atavisme suivant un type double, ne sont pas en état de se simplifier : périssent les fleurs plutôt que de les laisser se doubler.

Nous ne cacherons pas l'étonnement et la satisfaction que nous avons éprouvés après avoir constaté ces faits; nous ne nous attendions pas à une confirmation aussi intéressante d'un petit principe de la physiologie végétale auquel nous avons prêté quelque attention. En réalité, la greffe, cette opération si féconde en procédés pratiques et dont toutes les influences ne nous sont guère connues, aurait bien pu être un moyen d'éluder artificiellement la règle que la nature semble avoir imposée aux végétaux panachés. Notre ami, M. Wiot n'était pas si mal inspiré quand il cachait cette petite surprise sous son sourire mystérieux. Mais, grâce à Dieu, ce sont depuis le commencement de ces observations précisément les plantes qu'on a voulu nous opposer qui nous ont fourni les arguments les plus péremptoirs. Dans cette petite dispute le *Kerria japonica* est devenu presque célèbre : le *Camellia François Wiot* et l'*Hibiscus* de M. Louis Van Houtte pourront lui faire cortège (1).

Les autres exceptions que, d'après des ouï-dire, nous avons été disposé à admettre, paraissent beaucoup moins sérieuses. Un de nos amis, M. le

(1) L'Hibiscus à feuilles panachées et à fleurs doubles a été annoncé naguère par M. Van Houtte dans ses catalogues. L'établissement de Gendbrugge l'avait reçu d'Amérique. Comme il n'est pas probable que l'Hibiscus de Syrie soit spontané aux États-Unis, il nous est permis de supposer que cette monstruosité s'est montrée fortuitement chez quelque pépiniériste d'outre-mer.

sénateur Fr. de Cannart d'Hamale nous a dit avoir dans un de ses jardins le prétendu bouton d'argent panaché (*Ranunculus aconitifolius* WILLD.), mais que c'est à peine si le feuillage de cette plante porte quelques traces de variéation. Le Marronnier d'Inde double à feuilles panachées, s'il existe réellement, est un accident de l'*Æsculus* à fleurs doubles dont quelques rameaux atteints de panachure ne portent pas de fleurs du tout. L'*Hemerocallis Kwanso*, a les fleurs doubles sur des bourgeons d'un vert parfaitement uniforme. La Tulipe double panachée est une végétation tout à fait fortuite, individuelle et malade, sans aucune valeur. M. Maxwell T. Masters (1) a signalé un *Gardenia radicans*. Cette plante existe, en effet, elle s'est produite en Angleterre il y a une dizaine d'années. Mais il est inexact qu'elle soit aussi répandue et aussi florifère que le type double normal, elle est au contraire, fort chétive, très-délicate et d'une apparence tout à fait misérable qui présage une prochaine disparition de ce phénomène contre nature.

La seule exception qui paraisse sérieuse est une Giroflée (*Cheiranthus cheiri* var. *fol. varieg. et flore pleno*); on nous l'a signalée de divers côtés et nous désirons fort être à même de l'étudier un jour *de visu*. Mais cette plante doit être bien rare, car non-seulement nous ne l'avons jamais rencontrée nulle part, mais depuis plusieurs années qu'on nous l'a promise, personne ne nous l'a encore envoyée. Jusqu'à preuve du contraire nous supposons qu'elle est, comme le Camellia et l'Hibiscus, le résultat d'un envahissement fortuit d'une Giroflée double par la chlorose.

La question de fait étant vidée on peut discuter sur l'explication : nous la soutenons de notre mieux mais sans prétendre tenir tête à tout le monde : le champ de la théorie est bien vaste et libre pour tout le monde. L'explication que nous avons donnée précédemment a paru plausible à la plupart de ceux qui se sont occupé de la question. Pourtant on ne nous a pas toujours bien compris (2). Nous n'attribuons pas précisément *de la force* aux plantes à fleurs doubles : nous leur attribuons un certain état de pléthore : nous les comparons aux castrats à quelque espèce qu'ils appartiennent et qui tout en ayant de l'embonpoint n'ont pas précisément de la force; la duplication des fleurs est une sorte de tendance à l'engraissement, tandis que la panachure du feuillage a pour conséquence un amaigrissement manifeste; il est tout simple qu'on ne saurait être gras et maigre en même temps. La duplication des fleurs est une exubérance du système foliaire qui s'étend jusque dans les fleurs. Les plantes à fleurs doubles ont, toutes choses égales d'ailleurs, des feuilles plus amples que les types simples (voyez

(1) *Gardeners' chronicle* 1866; p. 290.

(2) *Gard. Chron.* 1866, p. 290.



Kerria japonica le simple et le double dans la *Flora Japonica* de Siebold et Succarini, planche 98). Au contraire la panachure est un affaiblissement du feuillage, les plantes à feuilles panachées ont des feuilles plus étroites que le type vert.

Enfin, tandis que les fleurs doubles ne coïncident jamais avec les feuilles panachées, il n'est pas rare de trouver le Dahlia double, le Chrysanthème double, la Paquerette double avec des feuilles panachées. C'est tout simple, puisque ce ne sont pas des fleurs doubles.

Un mot encore avant de terminer.

Le *Hamburger Garten und Blumen Zeitung* a publié⁽¹⁾ un fait intéressant qui concerne le *Kerria Japonica* et sa duplication. L'auteur anonyme d'une note bien écrite sur les fleurs doubles rapporte qu'il a vu, il y a cinquante ans, le *Kerria japonica*, dans une serre chaude, avec des fleurs simples. Vingt ans plus tard on rencontrait cet arbuste dans le plupart des jardins, en plein air, mais toujours avec des fleurs doubles. A cette époque il n'existait certainement plus dans toute l'Europe un seul pied à fleurs simples, aussi les personnes qui formaient des herbiers, offraient elles beaucoup d'argent pour un rameau fleuri dans les conditions recherchées par les botanistes. On nous invita à nous occuper de cette plante afin d'essayer de lui faire donner des fleurs simples. On nous conseilla de la cultiver en bonne terre ce que nous fîmes, mais le terrain qui était en pente, ne gardait pas l'humidité et toutes les fleurs continuèrent pendant plusieurs années à rester doubles. Sur ces entrefaites le capitaine d'un navire anglais rapporta du Japon des *Kerria* dans leur état normal, c'est-à-dire avec des fleurs simples. Ils furent répandus sur le continent et nous en obtînmes une plante. Trois ans après toutes les jeunes plantes issues des boutures de ce dernier, avaient doublé leurs fleurs.

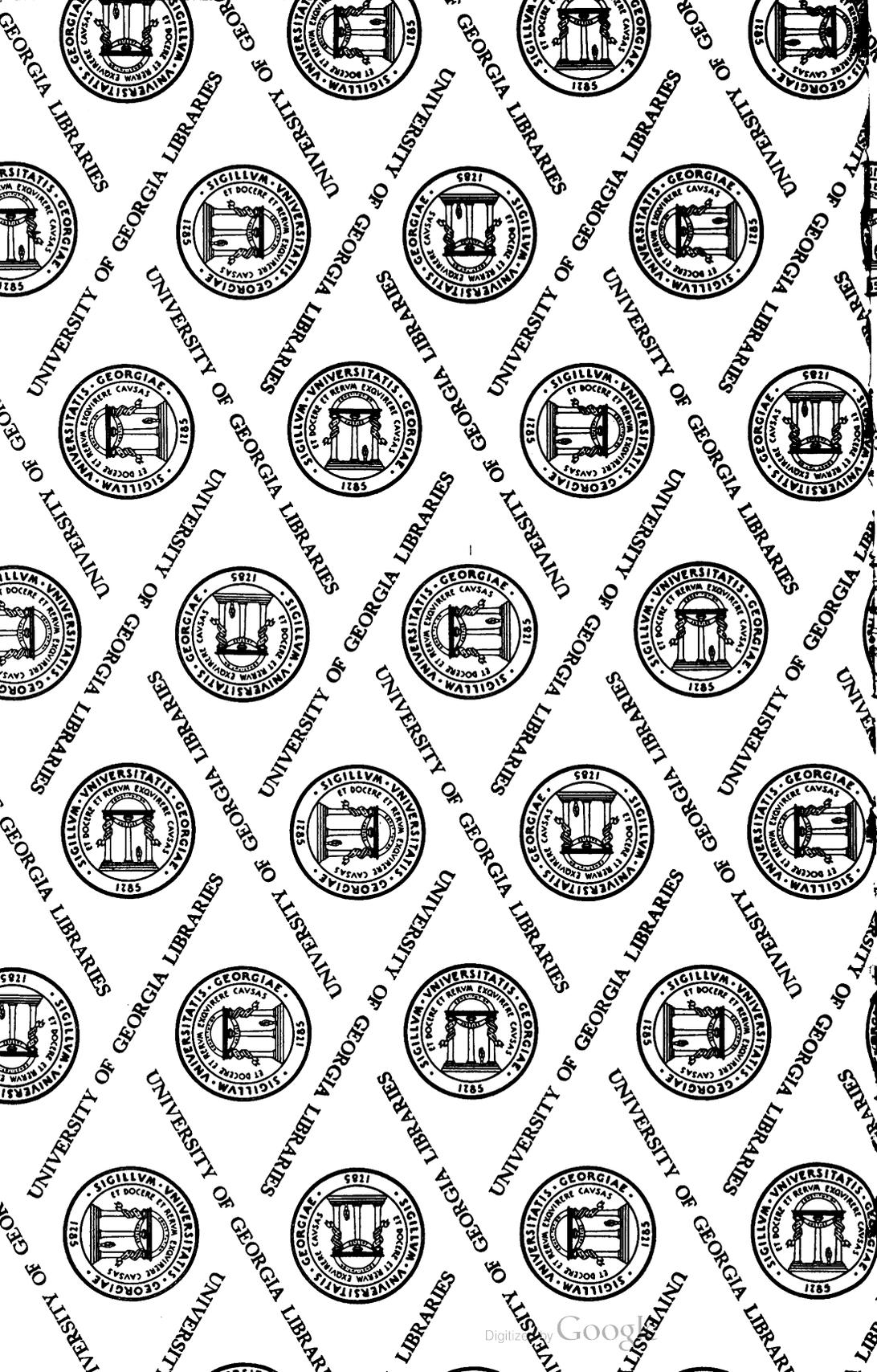
Ce fait est intéressant à connaître : il est de nature à faire réfléchir sur l'origine des fleurs doubles. C'est là un problème fort intéressant dont nous nous occuperons dans une autre circonstance.

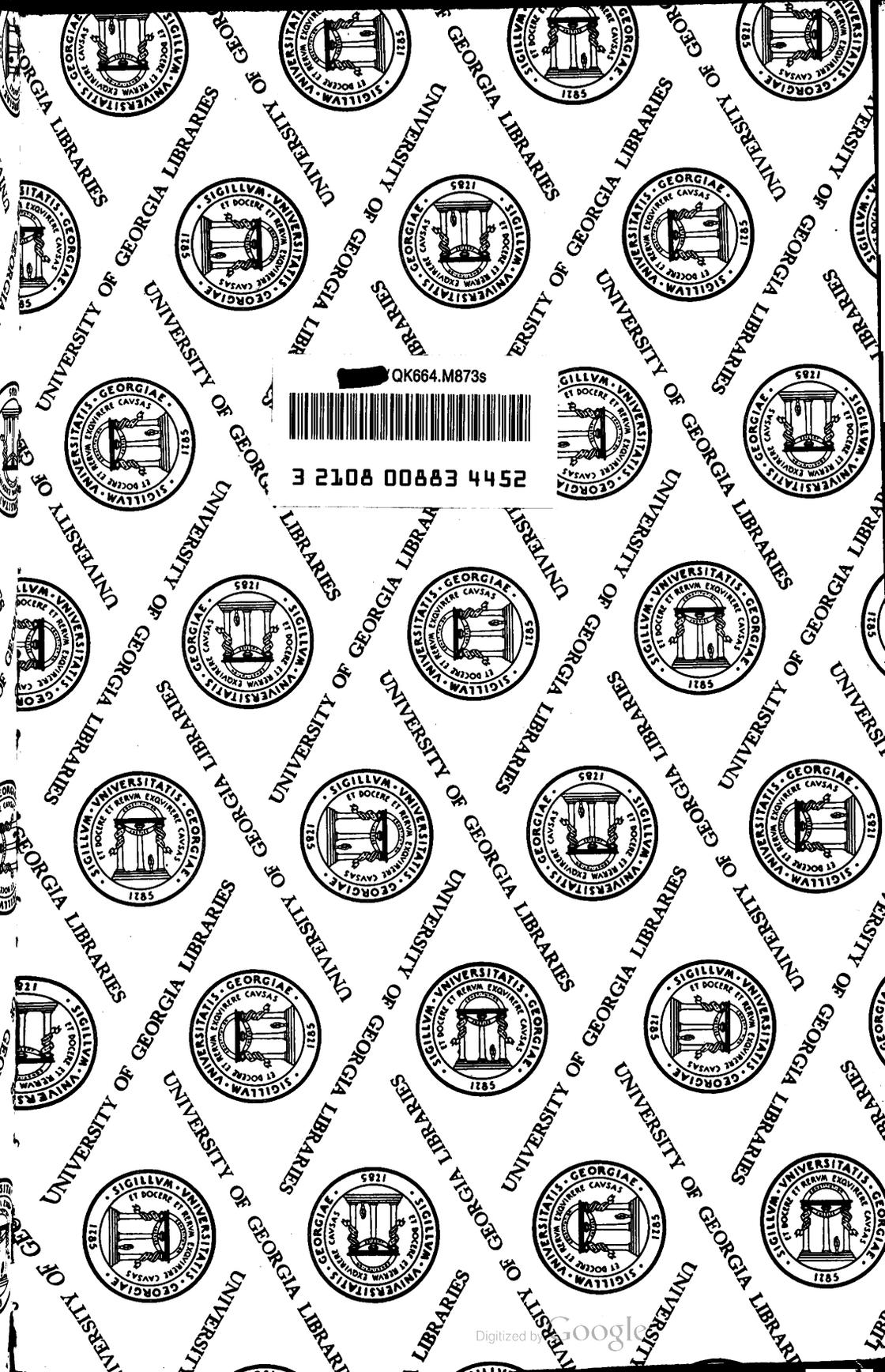
(1) 1866, p. 197, *Ueber gefüllte Bluthen*, door J.... F....

514



24





QK664.M873s
3 2108 00883 4452

